

LA GRAND-RUE



1902

depuis le temps
des Romains
artère de passage
et lieu de rencontres

Rien que par son nom luxembourgeois, la «Groussgaass» fait profil bas: en rien comparable avec les Champs Elysées ou le Kurfürstendamm, cette rue considérée par beaucoup comme la principale artère commerciale de notre ville, porte dans son sobriquet l'adjectif «grand» immédiatement relativisé par l'ajout «Gaass» ou ruelle. Et pourtant... Nombreux sont ceux et celles qui dans le temps se sont retrouvés au «Groussgaasseck» après les cours, le cœur

palpitant dans l'attente de celui ou de celle qui avait la faveur du moment, nombreux sont ceux et celles qui le samedi matin, chargés de leurs achats au marché, se promènent dans la «Groussgaass» pour voir et être vus. Beaucoup aussi se souviennent des temps déjà lointains où des voitures étaient garées des deux côtés, où le tram passait et où l'on pouvait encore y acheter d'autres produits que des vêtements, des bijoux ou des parfums.

Dans ce numéro de *ons stad*, nous invitons en effet le lecteur à laisser voguer ses pensées afin de retrouver l'image de la Grand-Rue telle qu'elle existe dans sa mémoire. Il ranimera les souvenirs qui lui restent d'anciennes lectures qu'il a faites dans le temps, ou de maintes bonnes leçons d'histoire nationale qu'il a eues en classe. Tout en les reconstituant, comme s'il devait assembler les petites pierres d'une mosaïque, des faits précis ayant dormi dans son esprit remonteront à la surface, et peu à peu il se rappellera le passé de la Grand-Rue qui se perd dans l'histoire de l'Antiquité, tronçon qu'elle était de la route romaine qui menait de Reims à Trèves. Cette voie provenant d'Arlon par Steinfort et Strassen suivait le tracé de la Grand-Rue actuelle, avant de descendre au Pfaffenthal pour remonter de l'autre côté sur les hauteurs du Kirchberg. Ayant traversé le Grunewald, elle allait se réunir plus loin à l'autre route romaine qui joignait Metz à Trèves. La Grand-Rue d'aujourd'hui prend son départ près de la rue du Palais de Justice, au coin dit «Conrotseck», et s'étend jusqu'au boulevard Royal.

*Nombreux sont ceux et celles qui dans le temps
se sont retrouvés au «Groussgaasseck» après les cours,
le cœur palpitant dans l'attente de celui ou de celle
qui avait la faveur du moment,
nombreux sont ceux et celles qui le samedi matin,
chargés de leurs achats au marché,
se promènent dans la «Groussgaass»
pour voir et être vus.*



Ainsi, longtemps avant la fondation de Luxembourg par le comte Sigefroi, cette artère avait son rôle à jouer. Mais elle n'entra à proprement parler dans l'histoire que quand vers 1050, après huit ou neuf décennies déjà, le château construit sur le rocher du Bock, et dont les murs n'entouraient qu'un hectare et demi à peine, était déjà devenu trop petit. La surface qu'il protégeait devait être étendue vers l'ouest, et l'enceinte fortifiée qui fut alors construite entourait un domaine trois fois plus spacieux que celui de l'enclos primitif. La nouvelle enceinte était munie de douze portes-tours, et une de ces portes fut implantée dans l'axe de la Grand-Rue, au milieu de la partie située entre la rue du Palais de Justice et la rue du Fossé. Cette porte était flanquée de deux tours latérales qui empiétaient sur des propriétés riveraines, sises l'une à gauche et l'autre à droite de la rue et correspondant actuellement aux maisons portant les numéros 6 et 7. Cette porte importante était désignée du nom de «Acht-Pforte».*

Pour autant que nous sachions, elle avait l'aspect d'une porte en masse pleine, peu élevée, dont le pont-levis permettait de traverser le fossé de la deuxième enceinte. En 1494, elle fut exhaussée et fit l'objet d'importants travaux de consolidation. Deux étages y furent alors aménagés avec deux grandes et deux petites fenêtres. Déjà, plus tôt, elle avait été pourvue d'une horloge bien visible de l'extérieur de l'enceinte, et une niche pratiquée dans l'épaisseur de la paroi abritait une statue de la Sainte Vierge. Cette tour perdit beaucoup de son importance comme ouvrage de défense après la construction de la troisième enceinte qui avait été réalisée entre 1325 et

1398. Comme il s'agissait d'une construction massive qui obstruait sérieusement la circulation dans la ruelle qui la traversait, elle fut démolie au cours de la première moitié du 16^e siècle. La statue de la Sainte Vierge trouva un nouvel emplacement dans la maison sise au coin de la place du Puits-Rouge et de la rue du Fossé. Lorsque celle-ci fut élargie au cours des années 1930, la statue fut transférée au musée de l'Etat.

Nous devons admettre que pendant longtemps les terres sises dans la «Acht» devant la porte étaient en friche. Cependant, la croix de marché figurant dans de vieux plans peut être interprétée comme insigne d'un marché de bétail qui se déroulait sur la place contigüe où au 18^e siècle devait être installé le Puits-Rouge.

Le voyageur qui venait de la direction d'Arlon et qui traversait la «Acht-Pforte» avait pour se loger le choix entre plusieurs auberges directement adjacentes.

Le rôle militaire de cette porte avait été essentiellement celui d'une tour d'observation. Elle continua à exercer longtemps encore ce rôle, après que celui d'ouvrage de défense, qui au début avait été le sien,

* Sous le nom de «Acht» on désignait d'abord les terres qui faisaient suite au château-fort et plus tard toutes celles qui relevaient du domaine du prince qui les exploitait. Dans la suite, cette dénomination fut appliquée à toutes les terres qui se prêtaient à la construction. L'ancienne voie romaine, dont le tracé devint celui de la Grand-Rue et qui traversait les terrains domaniaux à l'ouest du château-fort, obtint également le nom de «Acht» et seulement plus tard celui de «Acht-Gasse».

eut été repris par l'ouvrage autrement important de la porte des Juifs. Celle-ci fut construite à l'extrémité ouest de la «Acht», à peu près à la hauteur de la Kredietbank actuelle, à l'occasion de la création de la troisième enceinte. Aussi faut-il voir dans la «Acht-Porte» avant tout un observatoire idéal qui, en raison de la déclivité des terres vers l'extérieur de la forteresse, offrait aux guetteurs qui y étaient à l'affût une vue dégagée s'étendant de la vallée de la Pétrusse jusqu'aux hauteurs du Limpertsberg.

Comme il a été dit, la porte des Juifs faisait partie des ouvrages construits au cours du 14^e siècle dans le but d'agrandir une nouvelle fois le pourtour protecteur des fortifications, afin de répondre ainsi aux besoins d'extension qui se faisaient ressentir dans la forteresse. Cette troisième enceinte donnait à la ville-haute les dimensions qui devaient rester les siennes jusqu'au démantèlement décidé en 1867. Ainsi la «Acht» dans son intégralité fut-elle incorporée dans le rayon de la nouvelle enceinte qui en tout couvrait plus de 22 hectares.

Pendant presque trois siècles, la porte des Juifs, mentionnée dès 1387, était la porte la plus importante de la ville, et au 15^e siècle on y percevait plus de taxes d'entrée qu'à l'ensemble des autres portes. D'après certains historiens, sa dénomination serait due au fait que les habitants juifs se seraient concentrés dans ses environs immédiats. D'après une autre thèse, son nom proviendrait d'un vieux cimetière israélite qui se serait trouvé à proximité. Encore de nos jours, le tronçon de la Grand-Rue si-

tué au-delà de la rue Philippe II est parfois nommé «JuddeGaass».*

La porte des Juifs était d'abord une tour carrée sous laquelle on passait par une voûte ogivale; elle était munie de meurtrières et recouverte d'une toiture en forme de pyramide. Elle fut élargie par la suite et pourvue d'un passage voûté à deux arcs. Tous les raffinements de l'art militaire connus à l'époque y étaient installés. Du côté extérieur se trouvaient des barrières en bois, désignées du nom de «Grendel», qui pouvaient être fermées facilement et qui avaient pour but de former obstacle à une attaque en masse de la cavalerie ennemie. Par le jeu de ces barrières il était possible de fermer séparément ou ensemble trois chemins qui y convergeaient pour entrer dans la forteresse et qui provenaient de Hollerich, Merl et Strassen.

Cette porte fut témoin de beaucoup d'événements importants dans l'histoire de la ville. Rappelons l'irruption des Bourguignons dans la nuit du 21 au 22 novembre 1443. Cachés dans le fossé extérieur, ils avaient attendu le passage des rondes de garde avant d'escalader le mur de l'enceinte. Ils surprirent les soldats en faction à la porte et ouvrirent celle-ci pour permettre

au gros de l'armée de se répandre dans la ville. Et encore cent ans plus tard, en 1542, lors de l'avancée d'une armée française commandée par Charles d'Orléans vers la forteresse, un de ses trompettes exigea la reddition de la ville en se présentant devant la porte des Juifs; la capitulation intervint quelques jours plus tard, le 1^{er} septembre. Déjà après deux années, la garnison française, non vaincue mais au bord de la famine, dut se rendre à son tour et fut autorisée à quitter la ville, tambour battant, en traversant la porte des Juifs avec ses armes et ses bagages.

Mais aussi l'exactitude de beaucoup d'événements fastes qui ont trouvé leur place dans l'histoire de la cité, pourrait être attestée par la porte des Juifs. Pensons par exemple à l'entrée solennelle en ville que fit l'archiduc Maximilien d'Autriche et qui se déroula avec le cérémonial d'une procession. Le lendemain, dimanche 1^{er} octobre 1480, le prince joua (à la balle ?) devant la porte, dont le surveillant dut être spécialement rémunéré. Un autre événement digne d'être rappelé fut la scène du 2 janvier 1541, lorsqu'à son tour l'empereur Charles Quint fit son entrée dans la forteresse, accompagné de sa sœur, du Lieutenant général des Pays-Bas, et de toute une suite de nobles. Devant la porte des Juifs, l'abbé de Saint-Maximin, comme représentant du clergé de la ville, ayant endossé ses ornements épiscopaux, lui présenta croix et reliques pour qu'il y apposât ses lèvres. Ensuite, l'empereur fut introduit en ville sous un dais porté par les membres du magistrat.

* Cette dénomination avait d'ailleurs été officiellement consacrée par un arrêté du Maire du 29 fructidor en VI. Elle fut abrogée par un autre arrêté du 21 novembre 1807 et remplacée par celle de «rue de l'Arsenal». Ce nom disparut à son tour lorsque, dans sa séance du 16 mai 1905, le conseil communal incorpora cette partie de rue dans la Grand-Rue actuelle.

Porte des Juifs: percée de l'Arsenal en 1870. A présent carrefour Grand-Rue et Boulevard Royal



Le 8 avril 1626, la dépouille mortelle du gouverneur Comte Florent de Berlaymont fut amenée en cortège jusqu'à la porte de Juifs, d'où elle fut transférée dans le caveau familial à Namur.

Mais la porte des Juifs voyait encore se dérouler maints événements qui faisaient partie de la vie de tous les jours. Si dans un acte de 1456 il est question d'une croix de prière (Preces-Kreuz) qui se serait trouvée hors de l'enceinte à proximité de la porte, on peut bien penser aux rogations, ces processions qui avaient lieu pendant les trois jours précédant l'Ascension pour attirer la bénédiction divine sur les récoltes et les travaux des champs. Quelques années plus tôt, en 1450, il est fait mention d'un incendie nocturne qui menaçait la ville. A cette occasion, un piquet d'incendie fut installé près de la porte, équipé d'une voiture chargée de seaux d'eau. En 1463, la «Acht» fit l'objet d'un nettoyage approfondi. Les transporteurs qui charroyaient les ordures s'étaient cependant rendu la tâche facile, en les déchargeant simplement dans les rues latérales ou encore sur le pavé devant la porte des Juifs. Quelques années plus tard, son surveillant obtint une rémunération particulière pour se charger du nettoyage du chemin conduisant aux barrières de bois précédant le pont-levis. En 1526, la ville acquit une grange non loin de la porte, et l'on peut se demander si le magistrat se proposait d'agrandir la halle de vente sise à proximité, ou si cette acquisition était en rapport avec le marché au bétail qui avait été transféré vers le côté



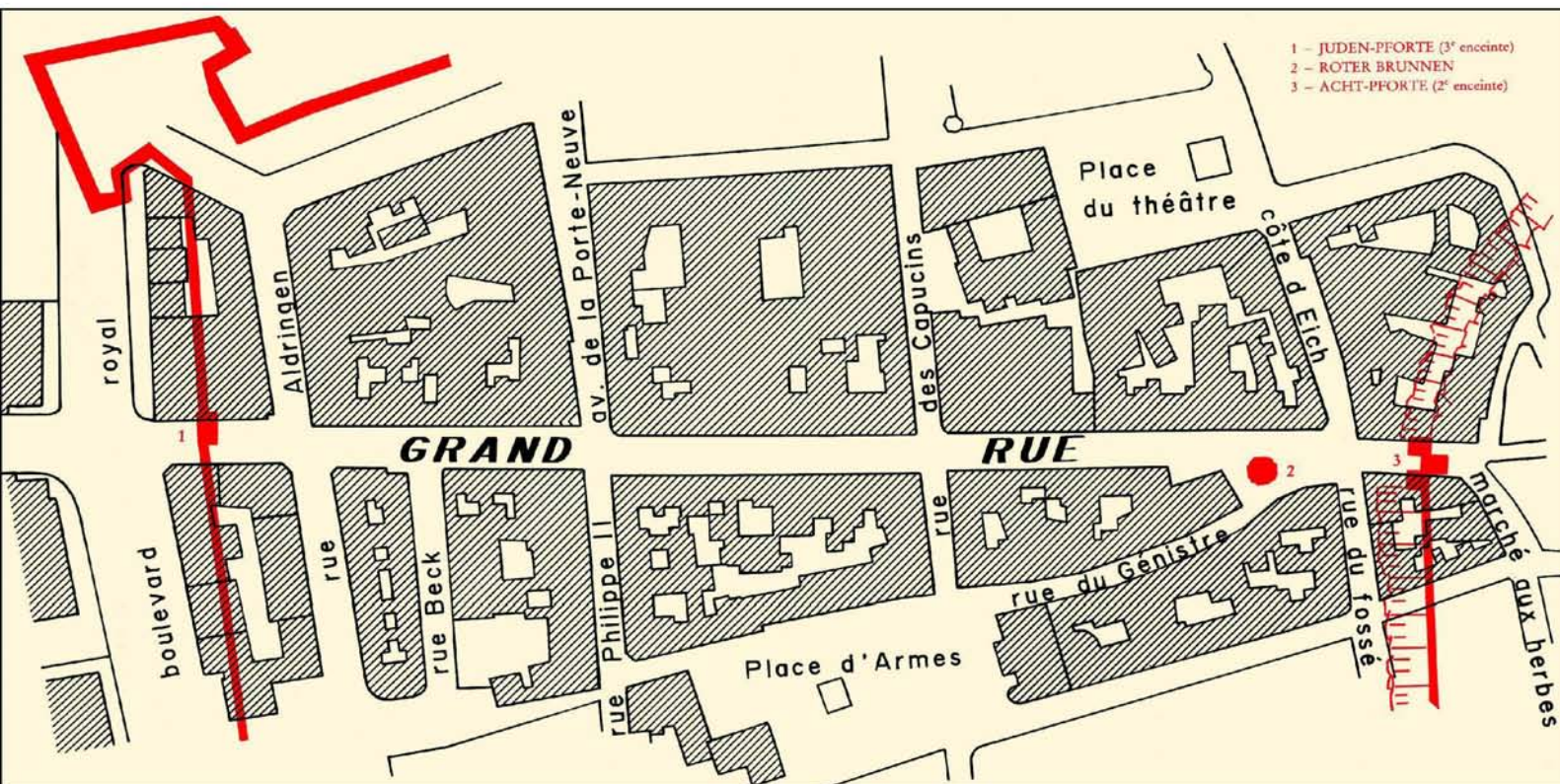
Fin de la rue de l'Arsenal (dessin de Michel Engels)

ouest de la «Acht». Tout comme près de la «Acht-Pforte», le voyageur venant de l'extérieur trouvait également près de la porte plusieurs auberges portant les noms bien caractéristiques de leur époque: «Zum Schwannen, Zur Lilien, Zur Glocken, Zum weissen Pferd», etc.

La porte des Juifs, comme les sièges successifs l'ont montré, n'était plus assez forte pour offrir une résistance suffisante en cas d'attaque, fût-ce à cause de la convergence de plusieurs voies importantes, fût-ce à cause des terrains d'approche, dont la configuration favorisait trop l'ennemi. Aussi devait-on bientôt penser à l'abandon de cet ouvrage, et dès 1626 fut commencée la construction d'une porte de remplacement, la Porte-Neuve. Quoique l'année suivante déjà elle put servir d'entrée au nouveau gouverneur Comte d'Embsen,

elle ne fut définitivement ouverte à la circulation que dix années plus tard. Dès 1636, l'entrée de la porte des Juifs fut maçonnée et sa double voûte transformée en magasin. Elle resta dans cet état pendant plus de deux siècles, jusqu'au démantèlement de la forteresse.

En réalisant la troisième enceinte au 14^e siècle, à n'en pas douter, on avait vu grand, et la porte des Juifs avait été implantée loin des centres d'activité de la ville. Ainsi, si celle-ci avait pu s'agrandir en surface, les étendues nouvellement incorporées comprenaient avant tout des champs et des terrains vagues, si l'on fait abstraction des domaines relevant des couvents établis en ville. De longues années devaient s'écouler avant que la partie ouest de la «Acht» put être utilisée à des fins de construction et d'habitation. Encore vers la





Casernes d'Artillerie donnant sur la Grand-Rue (1908)

Casernes d'Artillerie donnant sur la rue Aldringen (1912)





Puits-Rouge (1956)

Empruntée d'abord par des chariots et d'autres voitures de transport à traction chevaline, le Grand-Rue a fait pendant de longues années l'objet d'une circulation intense d'automobiles et de tramways qui l'empruntaient d'abord à double sens, puis à sens unique.

Qu'on le veuille ou non, en comparant les façades d'antan à celles qu'on voit actuellement, on ne peut se dérober à la conviction que dans le temps également la Grand-Rue avait un charme bien à elle, fût-il différent de celui que nous lui connaissons aujourd'hui. S'il y a quelques vieux magasins qui ont subsisté, quitte à s'être adaptés au goût d'une clientèle moderne, la plupart se trouvent remplacés par des commerces nouveaux, différents de ceux qui les ont précédés. Et si depuis des années la Grand-Rue a été réservée aux piétons, il n'en a pas toujours été ainsi, beaucoup s'en faut. Empruntée d'abord par des chariots et d'autres voitures de transport à traction chevaline, elle a fait pendant de longues années l'objet d'une circulation intense d'automobiles et de tramways qui l'empruntaient d'abord à double sens, puis à sens unique.

Devenue une des plus belles rues commerçantes de la capitale, la Grand-Rue reste en pleine évolution grâce à l'initiative des commerçants établis et de tous ses habitants.

En pensée faisons un dernier retour en arrière, pour nous figurer en détail l'aspect imposant de la «Acht-Pforte», cette tour à horloge qui faisait saillie au milieu de bicoques primitives. Bâties en terre et en bois et recouvertes de chaume, celles-ci auraient été aussi bien à leur place dans n'importe quel village des environs. Car des porcs et des veaux y étaient tenus en grand nombre, et surtout, les abords immédiats de la tour avaient si longtemps gardé un caractère rural que maintenant encore on en parle comme s'ils étaient situés en plein village: «am Dierfchen», nom qui perpétue si bien ce souvenir.

Ces habitations donnaient sur des ruelles sinueuses, pleines de tournants et d'angles, couvertes d'un pavé cahoteux, où l'élevage du bétail faisait flotter un relent âcre. De nombreux artisans: boulangers, cordonniers, tonneliers, forgerons, y vaquaient aux besognes de leurs métiers, et le quartier retentissait souvent des bruits qui sortaient de leurs ateliers.

En plein milieu de cet ensemble moyennâgeux se trouvait une grande bâtisse longtemps connue sous le nom de «Maison

du Diable»; elle donnait par devant directement sur la «Acht-Pforte». Au cours des siècles, cette maison exceptionnelle n'avait pas échappé à la destination des environs, car elle avait servi de lieu de travail à de nombreux artisans qui y avaient établi leur échoppe, construite en appentis ou adossée à un mur extérieur. Une des auberges importantes de la ville y était ouverte aux passants, portant tantôt le nom d'«Auberge des trois Pigeons», tantôt celui d'«Auberge des trois Mages». Il n'est même pas exclu qu'un premier hôpital, antérieur à l'hospice Saint-Jean au Grund, y ait été établi au début du Moyen Âge.

Aussi cette maison ne tenait-elle rien de Satan; elle devait cette désignation un peu particulière au surnom d'un des nombreux propriétaires qui l'avaient possédée au fil des années.

Aujourd'hui on voit sous la corniche saillante à la maison 4 de la Grand-Rue ce qui reste d'une vieille inscription latine que dans le temps avait orné un cadran solaire. Ces vestiges font croire à un habitant différent des autres, d'une culture exceptionnelle, humaniste sûrement, qui a su ainsi faire durer un moment de grandeur et de magnificence dans l'histoire de cette propriété.

On peut sans trop de peine reconstituer comme ensemble plein de signification les fragments révélateurs ainsi découverts.

«*Omnis dies, omnis hora quam nihil simus (ostendit)*»

«*Omnia, mihi crede, etiam felicibus dubia sunt.*»

Traduisant, on lira que «chaque jour, chaque heure nous montrent combien nous sommes peu», et on ne manquera pas de se rappeler que cette phrase est due à Sénèque, philosophe stoïcien qui, ayant vécu à Rome, était devenu le précepteur de

Néron. C'est pourtant sur ordre de celui-ci qu'il devait plus tard s'ouvrir les veines pour avoir été impliqué dans la conjuration de Pison.

Sénèque avait été amené à cette constatation désabusée par la mort inattendue d'un ami, Senecio Cornelius, qui lui était particulièrement cher. Dans une profonde désillusion, il avait complété sa pensée, affirmant plein de résignation que «l'avenir est loin d'être sûr, même pour ceux qu'un moment de bonheur a gâtés».

Henri Beck

La Maison du Diable «Am Dierfchen» (1997)



La présente contribution est parue pour la première fois dans le catalogue de l'exposition de la Photothèque Municipale «La Ville et son passé récent» qui eut lieu au Cercle Municipal en été 1990.

Bibliographie:

Le lecteur désireux d'approfondir l'une ou l'autre des données traitées, pourra se reporter, comme l'auteur l'a fait, aux ouvrages suivants:

- J.P. Koltz, Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg (I. Band 1970; II. Band 1964);
- François Lascombes, Chronik der Stadt Luxemburg 963-1443 (1968); 1444-1684 (1976); 1684-1795 (1988);
- N. van Werveke, Kulturgeschichte des Luxemburger Landes (Band II 1924);
- Jean Harpes, Vieilles demeures nobiliaires et bourgeoises de la ville de Luxembourg (1959);
- Louis Wirion, Hausschilder der Stadt Luxemburg (1941).

Celui qui est plus spécialement intéressé au passé des Casernes d'Artillerie et de la Maison du Diable, lira avec profit les études que Paul Margue a publiées au Marienkalender de 1968 et 1969.